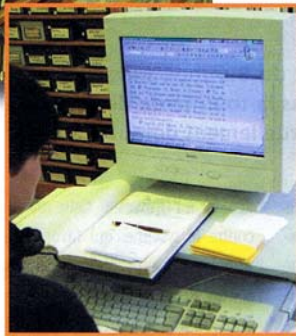




*Patiemment récoltées, des centaines de milliers de fiches attendent d'être analysées et commentées par les philologues du GPSR. Ci-contre, une collaboratrice en plein travail.*



simplement parce que certaines prononciations n'existent pas en français. Ce qui complexifie le travail, mais enrichit considérablement le glossaire.»

#### VISER LA PERFECTION

Aujourd'hui les six rédacteurs à temps complet, répartis en deux équipes, reprennent une à une les fiches patiemment récoltées il y a près de cent ans, et reconstituent le plus fidèlement possible les sens des mots de tous les patois de Suisse romande.

«Les rédacteurs ne parlent pas couramment les patois qu'ils recensent. Mais ils en ont une connaissance scientifique, un peu comme un ornithologue connaît parfaitement les oiseaux sans savoir voler, précise M. Chevalley. Ils savent quelles sont les étapes et les règles d'évolution de la langue.»

Souvent, des termes transgressent

ces règles de base, suivent une voie inconnue, surprenante. Il revient au rédacteur de trouver le noeud du problème et de le démêler en procédant par recoupement, en consultant ses collègues, ou, si c'est possible, en interrogeant un patoisant. «Pour connaître toutes les fiches du métier, il faut compter deux ans de pratique au moins», indique Paul-Henri Liard. Chaque article du glossaire énumère les diverses formes d'un mot dans les différentes régions où il a été collecté, puis donne les significations accompagnées d'une traduction française. Une notice analyse ensuite en détail les propriétés phonétiques, sémantiques, grammaticales mais aussi étymologiques et historiques du mot, cherchant à fournir des explications sur d'éventuelles anomalies. «Chacun

relit le travail de l'autre, relève les imprécisions de forme et de fond, remet parfois en cause le raisonnement de son collègue, explique M. Liard. C'est par cette mise en commun systématique que nous visons l'exhaustivité et la plus grande perfection possible.»

#### PATRIMOINE INTACT

Le glossaire se présente comme un dictionnaire «multipatois», «parfois difficile d'accès pour un non connaisseur, reconnaît le rédacteur en chef. Mais prochainement, la réalisation d'index facilitera la consultation des quelque 6000 pages parues à ce jour.» L'informatique a facilité l'établissement de ces index. Depuis 1999, elle a également transformé le travail des rédacteurs qui

peuvent dorénavant composer l'article directement sur leur écran. «Il a fallu digitaliser et introduire dans le logiciel de traitement de texte 672 caractères propres à la transcription du patois, indique M. Chevalley. Comme nous souhaitons une continuité parfaite dans la présentation du Glossaire, il a fallu se monter très exigeant et faire appel à des technologies pointues.»

Selon les deux philologues, cet engagement sans faille, tant en hommes qu'en matériel, garde toute sa pertinence aujourd'hui. «Notre travail concourt, tout comme l'histoire, l'archéologie, ou l'ethnologie, à comprendre l'être humain. Le patois constitue le patrimoine le plus authentique de nos régions, explique Paul-Henri Liard. Entre le VI<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle,

les villages vivaient en autarcie, n'ayant quasiment aucun contact avec l'extérieur. Le patois, alors parfaitement pur, donne un accès direct au mode de vie et de penser d'une époque pour un lieu précis. C'est clairement moins spectaculaire que les réalisations architecturales ou artistiques. Pourtant, nous sommes persuadés que les patois sont essentiels à la compréhension de notre identité romande.»

**Christophe Jungo**

#### À EXPLOITER

**R**écemment exhumés des caves des Archives phonographiques de Zurich, dix disques de cire contenant des séquences de patois romands ont livré leurs secrets. Gravés par le Glossaire dans le cadre d'une ambitieuse opération de documentation des langues du monde lancée en 1899 par la prestigieuse Académie impériale des sciences de Vienne, ces documents ont permis d'entendre de vive voix des patois, tels que celui de Bernex, aujourd'hui totalement disparus. «Surtout, ils nous ont donné accès aux intonations propres à chaque patois», explique Raphaël Maître, doctorant au Centre de dialectologie de Neuchâtel, qui a retranscrit phonétiquement les petits laïus. Selon lui, l'exploitation de ces sources sonores ouvre la voie à des nouvelles possibilités de recherche. «Par exemple, les technologies actuelles permettront d'analyser et sérier les caractéristiques «intonatoires» des patois d'il y a cent ans. En les comparant avec les parlers actuels, il sera alors possible de s'attaquer au problème des accents régionaux.»



# Les patois : notre mémoire vivante

Quasiment tous morts, les patois resteront une mémoire vivante de la Suisse romande. Une institution les recense inlassablement depuis plus de cent ans. Elle épingle, mot après mot, ce qui fait l'identité des Romands.

Les décennies passent et ne se ressemblent pas, alors que le Glossaire des patois de la Suisse romande (GPSR) n'a pas pris une ride, toujours aussi enthousiaste dans sa mission de recensement des patois romands. «Nous sommes à la lettre G. Dans deux mois sortira le 105<sup>e</sup> fascicule qui aura pour dernière entrée le mot «gerce», qui signifie autant petite bestiole, que femme de mauvaise compagnie», annonce amusé, Hervé Chevalley, rédacteur en chef adjoint du Glossaire.

Depuis 1924, année de la sortie du premier fascicule, le travail de bé-

nédicain accompli par les philologues du GPSR a épuisé les 6 premières lettres de l'alphabet. «Les lettres C, D et E, qui comptent le plus grand nombre d'entrées, sont derrière nous. Et s'il reste encore 20 lettres à parcourir, nous avons abattu plus du tiers du travail, assure le rédacteur en chef Paul-Henri Liard. Avec un effectif de 5 à 6 rédacteurs confirmés à plein temps, nous en avons encore pour une bonne cinquantaine d'années», estime-t-il. Le rythme de publication «officiel» du GPSR est de deux fascicules de 56 pages par an.

Installé depuis 1972 à Neuchâtel, tout récemment déménagé dans les anciens locaux du Séminaire pédagogique de l'enseignement secondaire, le GPSR a été fondé en 1899 sous l'impulsion de Louis Gauchat, alors jeune chercheur neuchâtelois passionné par les patois.

## SAUVETAGE PATRIOTIQUE

Réalisant que les parlers vernaculaires sont voués à une mort prochaine, il mobilise, dans un élan patriotique, les autorités cantonales et fédérales pour créer le GPSR. Fraîchement investi de ses nouvelles fonctions, il se lance en compagnie de ses collègues Jules Jeanjaquet et Ernest Tappolet dans une fantastique entreprise de récolte d'informations auprès des derniers patoisants de toutes les régions de Suisse romande.

Le trio sélectionne les meilleurs d'entre eux pour créer un réseau dense de plus de cent correspondants, leur soumettant pendant 11 ans, à une fréquence mensuelle, un questionnaire leur demandant de parler d'un thème et des activités s'y rapportant: par exemple «la vache», «les saisons», «maladie et médecine». Au total, près d'un million de fiches multicolores au format bristol ont été récoltées. Ce gigantesque corpus constitue le «grain à moudre» du GPSR.

«Une mine inestimable, assurent de concert les responsables du Glossaire. Comparativement à un enquêteur qui serait venu chercher des informations à un moment précis, séparant les mots et expressions de leur contexte, la méthode des correspondants a laissé les mots dans la bouche de patoisants authentiques. Les termes apparaissent dans des phrases, ce qui révèle la polysémie du mot, mais également une foule de renseignements précieux, comme la syntaxe et les tournures typiques de la langue, l'utilisation particulière d'un verbe ou d'une conjonction et bien d'autres indices fort utiles», soulignent-ils. Hervé Chevalley ajoute que cette manière de travailler illustre la volonté de Louis Gauchat de faire du peuple romand l'auteur principal du Glossaire. «Cela a aussi ses inconvénients, admet Paul-Henri Liard. Nous devons jouer avec des contributions de valeur inégale, certains correspondants étant moins doués que d'autres. L'usage de graphies dérivées du français pour traduire les différents sons du patois a produit des confusions,



## RÉSERVES DE PATOISANTS

**C**onstat: les régions rurales et catholiques ont été les dernières à abandonner le patois. S'il est facile de comprendre pourquoi les coins les plus reculés ont mieux «résisté», la raison est moins évidente pour les régions catholiques.

«Il serait plus juste de dire que le protestantisme a favorisé la disparition du patois, rectifie Paul-Henri Liard. Rapidement, les pasteurs ont favorisé la lecture du Nouveau Testament en français. Ensuite, traditionnellement, c'est la mentalité protestante qui a amené l'industrialisation et les échanges. Ce qui a poussé les gens à opter pour une langue plus universelle.»

Autre facteur sous-estimé selon Hervé Chevalley: la nationalité des pasteurs. «Au XVI<sup>e</sup> siècle, et même après, la plupart venaient de France. Alors que du côté catholique, les curés étaient issus de la région ou du village et parlaient la même langue que leurs fidèles. Il n'était pas rare qu'au milieu de la messe en latin, certains glissent une petite homélie en patois.» CJ